

# Communications

Piotr Seweryn Rosol

## ***Oublier l'inoubliable et remémorer l'oublié***

« L'opinion aujourd'hui dominante est que la mémoire est une sorte de bien public indispensable, l'oubli étant quant à lui le plus souvent stigmatisé, présenté comme une forme de nihilisme civique » – constate à juste titre David Rieff dans son *Éloge de l'oubli*<sup>1</sup> en se demandant si la mémoire collective d'une nation n'est pas « formidablement surestimée dans son rôle de garante de la cohésion sociale [...] si, finalement, elle n'est pas seulement superflue [...] mais également dangereuse [...] et si, loin d'annoncer la fin de toute signification, une proportion décente de commun oubli ne serait pas, en vérité, la condition *sine qua non* pour qu'une société soit pacifique et décente »<sup>2</sup>. Presque personne ne le pense, sauf autrefois Marx et Nietzsche selon Rieff, mais de toute évidence, il faut ajouter Miron Białoszewski aux côtés de Witold Gombrowicz<sup>3</sup> à cette liste de rares exceptions, d'autant plus que leur méfiance envers la mémoire collective ainsi qu'envers le rite commun de la commémoration n'a rien à voir avec le projet moderne radical qui se traduit, entre autres, par les slogans des mouvements d'avant-garde exprimés en geste total, iconoclaste, et pourtant illusoire, de faire du passé table rase.

Dans le cas de Białoszewski, dont la grande partie de l'œuvre peut être qualifiée comme « une écriture de témoignage »<sup>4</sup>, l'idée d'oublier l'inoubliable (la version dominante d'une Grande Histoire ainsi que de petits récits alternatifs qui s'opposent à elle) n'est qu'une conséquence ultime de sa pratique artistique et existentielle fondamentale, qui consiste

<sup>1</sup> David Rieff, *Éloge de l'oubli. La mémoire collective et ses pièges*, trad. de l'anglais par Frédéric Joly, Premier Parallèle, Clermont-Ferrand, 2018, p. 93.

<sup>2</sup> Ibidem, p. 90-91. Et il conclut : « En résumé : ne se pourrait-il pas que le coût humain et social de l'exigence morale de se souvenir soit trop élevé, du moins en certains lieux et à certains moments de l'histoire, pour en valoir véritablement la peine ? »

<sup>3</sup> Voir mon article *Zapomnieć Gombrowicza część I i II* <https://liberte.pl/zapomniec-gombrowicza-1/>; <https://liberte.pl/zapomniec-gombrowicza-czesc-ii/>

<sup>4</sup> Voir : Hanna Konicka, *La Sainteté du détail infime*, Presses de l'université Paris-Sorbonne, Paris 2005 (chapitre V : *Vers une écriture de témoignage*, pp. 103-124).

à remémorer l'oublié (tout ce qui paraît d'habitude anodin, insignifiant, et donc indigne à être rappelé). Lorsque l'oublié se déplace de la marge au centre jusqu'à ce qu'il remplace l'inoubliable grâce à cette pratique unique, ce qui était jusqu'ici inoubliable devient par la force des choses de plus en plus oublié. Autrement dit, « la sainteté du détail infime », la réflexion et expérience strictement privées, efface efficacement la sainteté du passé partagé et célébré par la communauté. Le principe autobiographique du témoin suspend ou même supprime le principe mémoriel commun. *Mémoire de l'insurrection de Varsovie* en est la preuve à la fois la plus étonnante et la plus probante, car Białoszewski s'efforce ici à transmettre sa mémoire de l'un des événements les plus rappelés et le plus commémorés, et il le fait justement par le biais de l'oubli.

### **Pour que l'on n'oublie pas que l'on ne doit pas oublier**

Malgré le caractère mythique, aléatoire (sélectif) et surtout idéologique de chaque mémoire collective qui est tout sauf irréfutable sur le plan historique, se souvenir, ce serait faire preuve de responsabilité à l'égard de la vérité, de l'histoire, du pays, de la tradition, de la communauté... et aussi de soi-même<sup>5</sup>. En revanche, malgré le caractère libérateur, libéral, salvateur, pacifique et en plus tout à fait moderne de l'oubli qui est toutefois un élément indispensable du développement individuel et collectif, ne pas se souvenir, ce serait faire preuve d'irresponsabilité qui menacerait de fragiliser les fondements mêmes de la communauté.

Cette conviction – on en est suffisamment convaincu – est particulièrement forte en Pologne, où non seulement comme ailleurs le souvenir de grands événements historiques et notamment du sacrifice patriotique ont joué un rôle essentiel dans la consolidation d'État

---

<sup>5</sup> Dans la mesure où « la mémoire [...] ne cherche à sauver le passé que pour servir au présent et à l'avenir », comme l'a relevé Jacques Le Goff et qu'elle n'est qu' « une reconstruction du passé à la lumière du présent », comme la envisageait Maurice Halbwachs, il n'est guère surprenant que les entreprises de remémoration se rapprochent bien plus du mythe, d'un côté et de la propagande politique, de l'autre, que de l'histoire, du moins comprise comme discipline académique.

moderne, mais où tout au long du XIX<sup>e</sup> et partiellement au XX<sup>e</sup> siècle le pays n'existait que sous la forme de souvenir. Le pays lui-même était remplacé par le souvenir. Autrement dit, au moment d'émergence de « nations » européennes, la Pologne n'existait que dans la mesure où on ne l'oubliait pas. Sa non-présence réelle a renforcé sa présence imaginaire à tel point que l'oubli même sous la forme la plus innocente est devenu impossible, car égal à l'effacement total et non pas à l'émancipation sociale, la délivrance du « fardeau de l'histoire » ou du piège du nationalisme. Par conséquent, sur le plan moral et social, l'oubli signifiait encore plus qu'une forme de « nihilisme civique » – la trahison impardonnable.

C'est pourquoi la mémoire collective polonaise en tant qu'impératif tout à fait personnel n'était pas seulement un outil principal (presque le seul en l'absence d'institutions étatiques) de la construction d'identité nationale, mais l'essence même de celle-ci, sa raison d'être, son « être ou ne pas être » tout court. « La Pologne n'a pas encore disparue, tant que nous vivons » signifie précisément qu'elle continuera d'exister aussi longtemps que chacun d'entre ce « nous » la fera vivre par ses actions à la fois militaires et mémorielles. C'est effectivement chacun qui la maintient en vie ou même lui donne l'existence et c'est elle qui lui amène en récompense l'identité communautaire qu'il [chacun] n'a pas eu avant. « Będziem Polakami » et donc non pas « Nous sommes Polonais », mais nous le serons uniquement à condition qu'on le prouve, qu'on le justifie par le sabre certes, mais avant tout par le feu de la mémoire éternelle et inconditionnelle.

On comprend d'emblée que ce « chantage ou terreur mémorielle » ne peut pas se limiter aux pratiques ordinaires liées aux archives, musées, fêtes nationales, reconstructions historiques ou lieux de mémoires, mais constitue davantage que dans d'autres États-nations un acte performatif d'identification (d'ailleurs très souvent dirigé justement contre toutes ces institutions), qui consiste à renouveler sans cesse cette vie fragile en ayant peur de la perdre à nouveau. Comme si vraiment la Pologne n'existait guère hors de cet effort perpétuel de la rappeler. Certainement tout cela ne veut pas dire que les Polonais à présent remémorent et commémorent tout. Tout au contraire, chaque événement historique est choisi strictement dans la mesure où il s'inscrit dans ce modèle

mémoriel qui façonnait jadis la « nation sans État » et constituait ainsi l'identité nationale qu'on doit défendre sans cesse pour que l'on ne l'oublie pas.

Dariusz Kosiński rappelle cette mémoire performative lorsqu'il analyse la commémoration de la catastrophe de Smoleńsk, qui a donné la forte impulsion à la réactualisation de celle-ci : « La culture – et même, plus largement, l'identité polonaise – a un caractère notablement théâtral et spectaculaire, ce dont témoignent autant le mode d'existence des événements historiques, la pratique politique et les formes dominantes de religiosité, que la signification et la variété des représentations vernaculaires », « [...] *la Pologne existe et persiste, elle vit en tant que drame et représentation* »<sup>6</sup>. Et ce n'est pas par hasard que Witold Gombrowicz parlait de « la messe nationale »<sup>7</sup> en critiquant ce rituel mémoriel mégalomane si caractéristique pour le milieu des émigrés polonais (pas seulement en Argentine) qui consiste à faire ressusciter la Pologne dans un acte performatif commun qui crée sa grandeur, son sacrifice et son innocence. Effectivement, tout comme pendant chaque eucharistie chrétienne qui – on le sait – renouvelle le geste du Christ à la dernière Cène, se déroule en mémoire de sa mort et sa résurrection et contient réellement (selon la doctrine catholique) son corps et son sang sous les apparences du pain et du vin. Ce n'est pas par hasard puisque la mémoire collective polonaise, comme nous le savons bien, a pris initialement la figure messianique de « la Pologne comme Christ des nations », de la victime expiatoire chargée d'une mission de sauver d'autres nations par ses propres souffrances.

L'insurrection de Varsovie est l'une des dernières et sans doute la plus spectaculaire incarnation de cette figure. La statue du Christ portant

<sup>6</sup> Dariusz Kosiński, *Fais de la vie une performance*, dans *Hourras et désarrois. Scènes d'une guerre culturelle en Pologne*, sous la direction d'Agnieszka Żuk, Les Editions Noir sur Blanc, Paris, 2019, p. 32. Voir également : Dariusz Kosiński, *Teatra polskie. Historie [Les Théâtres polonais. Histoires]*, Instytut Teatralny im. Z. Raszewskiego, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, Varsovie, 2010 et *Teatra polskie. Rok katastrofy [Les Théâtres polonais. L'année de la catastrophe]*, Instytut Teatralny im. Z. Raszewskiego, Wydawnictwo Znak, Varsovie, 2013.

<sup>7</sup> Witold Gombrowicz, *Journal, t. I 1953-1958*, trad. du polonais, revue et complétée par Dominique Autrand, Christophe Jezewski et Allan Kosko, Gallimard, coll. « folio », Paris 1995, p. 22.

la croix, qui ornait l'entrée de l'église de la Sainte-Croix, rue Krakowskie Przedmieście, écroulée, gisant sur le pavé, mutilée et brûlée, est devenue un des motifs majeurs de son iconographie. On se souvient bien, entre autres, ce garçon-soldat mis en position du Christ sur la croix dans *L'Anneau de crin* d'Andrzej Wajda, qui est convaincu que l'insurrection s'est terminée par la victoire car « Nous avons bien montré au monde que les Polonais savaient mourir ». On l'évoque comme un exemple de plus (cette fois-ci dérisoire, contrairement par exemple à celui du film-jumeau *Cendres et diamant*) de la logique romantique immature et suicidaire de « Gloria victis » (« Gloire aux vaincus ») pour laquelle l'objectif finalement n'était pas de vaincre, mais de mourir à la manière héroïque en tant que victime innocente et ainsi victorieuse sur le plan moral<sup>8</sup>.

On lit parfois sur les tombes ou dans des récits historiques encore une autre version : « Gloria invictis » (« Gloire aux invincibles »), mais jamais « Gloria victores » tout court (« Gloire aux vainqueurs »), car « nos » vaincus sont toujours invincibles tandis que « leurs » vainqueurs sont en effet toujours vaincus. Chez Białoszewski, il n'y a pas de vaincus ni de vainqueurs et des invincibles (si on peut encore les nommer ainsi au-delà du cadre héroïque et morale) sont tout simplement tous ceux qui ont réussi à survivre sans forcément résister à qui que ce soit, sinon à soi-même. Ainsi l'ennemi, qui est d'habitude un élément essentiel de la mémoire collective disparaît presque totalement dans la description détaillée de la réalité éprouvée.

Il a fallu *Le couteau dans l'eau* de Roman Polański (sorti en 1963, soit 7 ans avant la publication de *Mémoire*) pour rompre avec le messianisme présent depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et déjà aussi répandu que banalisé. Le film où le personnage sur le yacht nommé « Christine » se met en position du Christ à la manière blasphématoire (ou au moins ironique) : il se bronze comme s'il était pendu à une croix, marche sur l'eau, fait le nimbe d'une corde, etc. signifiait pour Wajda la véritable

<sup>8</sup> Voir aussi : *L'insurrection de Varsovie : la ville assassinée (Histoire)* (49 min.) <https://www.youtube.com/watch?v=rUEXp4LypBM>. La parole d'une insurgée exprime ici à nouveau ce cliché : « Cela est une attitude très polonaise : le style de l'action est plus important que le résultat de l'action lui-même ».

fin de l'école polonaise de cinéma. Certes, cette école spécifique qui recourt à l'expressionnisme, le ton romantique et le film noir pour représenter essentiellement la période de la Seconde Guerre mondiale, se termine effectivement avec le film de Polański, mais l'interprétation qui explique chaque événement tragique de l'histoire polonaise en termes de sacrifice nécessaire et expiatoire, perdure invariable encore longtemps.

*L'anneau de crin* est sorti en 1992, alors au moment de la « transformation » en Pologne et en Europe centrale, lors d'une ère de « néolibéralisme sauvage » que l'on peut décrire comme l'« accélération de l'histoire » ou tout au contraire comme « la fin de l'histoire » (mais dans deux cas certainement comme « le temps de l'oubli »). On voit que ce garçon-soldat juste après l'insurrection se débrouille très bien en faisant du petit business sur le marché noir. Pourtant il veut encore être un héros romantique et participer au mouvement clandestin. Comme si Wajda prédisait ce qui allait se passer après le 60e anniversaire de l'insurrection en 2004, l'année de l'entrée de la Pologne dans l'Union européenne et de la création du Musée de l'Insurrection de Varsovie, qui sur la vague de « la nouvelle politique mémorielle », a réactualisé (recyclé) surtout pour le jeune public, le mythe romantique du combat héroïque et juste qui assure la supériorité morale des vaincus toujours invincibles.

Et donc 1944, 1989, 2004 – contre toute attente ces dates ne marquent pas encore la fin définitive du paradigme romantique. « Vers l'Europe oui, mais avec nos morts » écrivait en 2000 Maria Janion. Si « oui », avec lesquels précisément, car ce modèle mémoriel se construit sur la base de l'exclusion (aussi bien des faits qui ne correspondent pas à la vision grandiose que des Autres qui ne sont pas capables de l'exprimer), et c'est pourquoi la plus éminente chercheuse du romantisme voulait en l'occurrence intégrer les Juifs à celui-ci. Par ailleurs, 2004, c'est aussi l'année de l'interdiction de la marche des fiertés (LGBTQ+ Pride) à Varsovie, émise justement par l'initiateur principal du Musée. Pourtant si on répond « non » (à « nos » morts, pas à l'Europe), oublier l'inoubliable ouvrirait-il vraiment la voie pour la nouvelle mémoire (plus égalitaire et inclusive et moins mortuaire et martyrologique) ?

Miron Białoszewski, comme Polański et contrairement à Wajda, sur son chemin vers l'oubli, qui ne reprendra pas le chemin de croix, a dû tout d'abord évoquer l'interprétation messianique des faits de l'Histoire pour s'en débarrasser dans le poème *Le Christ de l'insurrection* (en 1947) qui n'a jamais été inclus par lui dans aucun des recueils. C'est la première « réponse » poétique du jeune artiste à ce qu'il a vécu, qui « synthétise les éléments de la réalité en une vision imaginaire à portée symbolique (procédé mis au rebut par la suite) »<sup>9</sup>. Le poème, même s'il peut être considéré comme la provocation d'ailleurs tout comme celle de Konrad (le protagoniste des *Aïeux* de Mickiewicz), est pourtant une imploration pour que le Christ intervienne et transforme le sang des victimes en vin d'eucharistie<sup>10</sup>.

À la marge de *Mémoire*, dont les premières versions auraient été rédigées dans une poétique expressionniste (et donc également propre à la vision mise au rebut par la suite), on peut encore retrouver des vestiges de l'idéal du sacrifice (in)volontaire, mais dépourvu de ce qui le constitue, à savoir la Rédemption. Le paradigme romantique perdure ici uniquement comme une pression communautaire, contrainte ou même menace. Białoszewski parle souvent des prières à la Notre Dame (pas au « notre » Jésus) qu'il entend partout, et il invente même ses propres versions, mais elles restent sans réponse et surtout sans influence sur l'interprétation des faits. Le 1er août, un mardi de 1944, juste avant cinq heures, alors l'« Heure W », devant une église entre rue du Fer et Walice : « Un bedeau déroulait un tapis sur les marches de l'entrée et disposait des plantes vertes en seaux en prévision d'une cérémonie de mariage. Et le voilà à notre étonnement qui ramasse ses affaires, roule le tapis et emporte précipitamment plantes et seaux » [M 9]<sup>11</sup>. On comprend dès le début qu'on ne va pas assister ici ni à la messe messianique ni à la messe mémorielle, cette fois-ci il n'y aura pas de mariage romantique entre le dogme religieux de la Rédemption et la vision historiographique. Enfin, on va oublier ce que l'on nous dit que l'on ne doit pas oublier.

<sup>9</sup> Hanna Konicka, *op. cit.*, p. 104.

<sup>10</sup> Hanna Konicka, *op. cit.*, p. 105.

<sup>11</sup> M – Miron Białoszewski, *Mémoire de l'insurrection de Varsovie*, trad. du polonais par Erik Veaux, Calmann-Lévy, Paris 2002.



Compte tenu la forme quasi-religieuse et le caractère quasi-sacré de la mémoire collective polonaise (même si au fond involontairement blasphématoire), on peut être étonné lorsqu'on se rend compte que ce n'est autre que l'église catholique, qui d'ailleurs incarnait en quelque sorte le souvenir de cette Pologne imaginaire au temps la Pologne populaire bien réelle, a proposé dans les années 60 la politique (ou au moins un geste) de l'oubli. Dans la fameuse lettre des évêques polonais adressée le 18 novembre 1965 (à la fin du Concile Vatican II, soit 5 ans avant la publication du *Mémoire*) à leurs homologues allemands qui prônaient « un pardon réciproque » des fautes commises, on retrouve cette tentative d'oublier, à l'époque aussi inhabituelle que complètement incompréhensible : « Et malgré tout ça, malgré une situation presque désespérément chargée du passé, c'est précisément dans cette situation, vénérables frères, que nous vous appelons: essayons d'oublier »<sup>12</sup>.

Pardoner, c'est peut-être ne pas oublier, mais oublier n'est sûrement pas pardonnable ! Les autorités profitaient évidemment de cette occasion pour accuser l'église de s'être immiscée dans les affaires étrangères du pays, mais aussi – ce qui nous intéresse ici et ce qui a bouleversé le grand public – d'avoir violé le principe de la mémoire. On lit dans l'un de journaux du régime : « Nous ne demandons pas si Son Excellence a oublié Auschwitz où, entre autres, des prêtres polonais sont morts par milliers aux mains de bourreaux allemands, si Son Excellence a oublié les enfants déplacés de Zamość et les terribles conditions de ce déplacement, ainsi que d'autres méthodes bestiales de destruction biologique. Cela ne peut pas être oublié »<sup>13</sup>.

<sup>12</sup> « I mimo tego wszystkiego, mimo sytuacji obciążonej niemal beznadziejnie przeszłością, właśnie w tej sytuacji, czcigodni Bracia, wołamy do Was : próbujmy zapomnieć ». *Orędzie biskupów polskich do ich niemieckich braci w chrystusowym urzędzie pasterskim*, Rzym, 18 listopada 1965, dans *Listy pasterskie Episkopatu Polski, 1945-1974*, Édition du Dialogue, Paris 1975, pp. 829-836.

<sup>13</sup> « Nie pytamy, czy Jego Eksceleńcja zapomniał o Oświęcimiu, w którym m.in. ginęli tysiącami kapłani polscy z rąk oprawców niemieckich, czy Jego Eksceleńcja zapomniał wysiedlone dzieci z Zamościa i koszmarne warunki tego wysiedlenia, jak również inne bestialskie sposoby biologicznego wyniszczenia. Tego zapomnieć nie można ». Cyt. za : Adam Michnik, *Naganiacze i nieobywatelskie postęпки*, „Gazeta wyborcza”, 24 września 2005.

Le premier paradoxe c'est que le geste probablement le plus universaliste de l'église polonaise de l'époque, cette tentative de réconciliation grâce à l'oubli, s'est finalement avérée être un échec. Le deuxième c'est que les communistes, qui d'ailleurs dès le début utilisaient la rhétorique nationaliste (et non pas socialiste) pour légitimer leurs pouvoirs en Pologne<sup>14</sup>, eux-aussi, n'avaient pas d'autre choix que de continuer ou même renforcer ce même modèle mémoriel qui leur semble plutôt étranger, au détriment de l'oubli qui leur devrait être propre et plus favorable. Dans 3 ans soit 2 ans avant la publication du *Mémoire*, le nationalisme « patriotique » communiste éclaterait dans une violente campagne antisémite lors des événements de Mars 68.

On connaît tous l'expression latine : « Si tu veux la paix, prépare la guerre », néanmoins elle devrait être remplacée par « Si tu veux la paix, oublie la guerre » et complétée encore par son revers : « Si tu veux la guerre fabrique la mémoire ». D'ailleurs, contrairement à ce que l'on pense, malgré tant des faits qui prouvent le contraire – se souvenir du passé ne signifie pas en effet qu'on n'est pas condamné à le répéter et à commettre les mêmes erreurs<sup>15</sup>.

## L'insurrection des vivants

L'insurrection touche à sa fin. Miron avec sa famille quitte Varsovie dans la foule de rescapés :

Nous sommes toute de suite entrés. Pour nous diriger vers des silhouettes. Tous les mètres, ou demi-mètres. **La Croix-Rouge**, le RGO. Des deux côtés. Nous, on se pousse. On marche sur je ne sais quoi [...] Et **des appels**. Criés. Des adresses. Des noms. **On recherche**. Et encore. À gauche. À droite. À droite. À gauche. À droite. Des adresses. Des noms. Des annonces. Et encore [...] et nous, on se traîne, on se traîne.

<sup>14</sup> Voir : Marcin Zaremba, *Komunizm, legitymacja, nacjonalizm. Nacjonalistyczna legitymizacja władzy komunistycznej w Polsce*, Trio, Warszawa 2011.

<sup>15</sup> « Une autre leçon peut être tirée de tout cela, plus vaste et plus significative. – écrit David Rieff – C'est que la mémoire historique collective, telle qu'elle est comprise et déployée par les communautés, par les peuples et les nations [...] a bien trop souvent conduit à la guerre plutôt qu'à la paix, à la rancœur et au ressentiment (qui semblent de plus en plus devoir être les émotions déterminantes de notre temps) plutôt qu'à la réconciliation, et à la volonté déterminée de se venger plutôt que de s'engager dans le difficile travail du pardon » (David Rieff, *op. cit.*, p. 64).

35, avenue du Maréchal. Jadwiga Szamotulska.

18, rue du Houblon. Andrzej Polakowski.

5, rue Bracka. Zofia Wegrzyn.

Malwina Kociela, 5, rue de Mazovie.

13, rue Grojecka. Pelagia Wachocka.

Antoni Marzec, Artur Marzec.

Malawski... 2, rue Chopin.

[...]

Pourquoi ne pouvais-je me défaire de **l'idée de la Toussaint** ? Parce que nous marchions **comme le fait la foule qui sort d'un cimetière à la Toussaint** entre des silhouettes d'anges blanchâtres (il fait déjà sombre) et des rangées de stèles d'ancêtres [en version originale : i wypominkami **dziadów** ustawionych rzędami]. Le plus étrange était que **personne**, pas plus devant que derrière nous, **ne répondit à aucun appel** ; personne ne s'arrêta ni n'eût même un regard. **Une indifférence totale.**

Cette image de la Toussaint n'était **pas du tout une métaphore. Ou si oui, jamais je n'en ai ressenti de plus forte.**

Nous entrions dans un nouvel espace. Si je dis que c'était le hall n° 5, des locomotives à vapeur, mais sans locomotives, ça n'expliquera rien. C'était un espace nouveau, sans limites, sans fin, moins sombre que rempli d'arrivants qui se dispersaient en essayant de se trouver **un gîte**, penchés avec **des bougies...** **Comme au cimetière** de Powazki divisé par **des allées**, chaque division avec **ses tombes**, et sur chaque tombe **des bougies** et une famille en train d'arranger quelque chose, ou attend, ou parle, ou prie... **Ainsi donc, après le départ des cimetières (Brodno ou Powazki), l'arrivée dans un autre cimetière – retour des choses. J'ai mis longtemps à ne plus y penser comme à un cimetière le jour de la Toussaint.** Même lorsqu'on nous a fait asseoir dans une division, sur... peut-être tout simplement sur le béton ; **on construisait et on élargissait des tombes** faites de sacs et de valises. Halina et moi avons commencé à chercher des planches pour nous coucher. [...] Partout la foule, **des tombes, des bougies**, un va-et-vient et le bruit répercuté contre les murs et le plafond des halles [...] Dans le cabanon, nous avons trouvé une planche longue et large [...] Tout à notre bonheur, nous l'avons porté jusqu'à **la tombe familiale** que nous n'avons pas retrouvée du premier coup [...] Nous avons encore mangé quelque chose, servis par Zocha et, dans cette **interminable fête de Toussaint**, dans ce hall gigantesque, **notre première journée inachevée de non-insurrection** prit fin.

Le matin fut tout différent. Plus rien d'une fête.

[M 272-274, lettres mises en caractères gras par moi – PSR]

Cette « première journée inachevée de non-insurrection », quand des dizaines de milliers de corps laissés à la ville ruinée devaient attendre encore longtemps avant d'être enterrés, commence déjà la production de la mémoire étroitement liée justement à ces corps-là et à cette « interminable fête de Toussaint » inscrite d'emblée à nouveau dans le rite des *Dziady* (*Les Aïeux*), dont l'essence est de communier les vivants avec les morts qui ne sont pas tout à fait morts puisqu'ils reviennent périodiquement à leurs anciennes demeures tout en influençant ou même déstabilisant la vie actuelle. Alors Białoszewski ne dit pas « le lendemain de la fin de l'insurrection », puisqu'en réalité – il le sait très bien au moment de la publication de *Mémoire* – l'insurrection ne finit jamais, car le combat se poursuit sur le terrain mémoriel (et topographiquement justement au cimetière Powazki) et ce d'ailleurs jusqu'à nos jours quoique dans des variantes toujours nouvelles.

Par conséquent, il souligne que cette métaphore « n'est pas du tout une métaphore ». Et il le fait à chaque fois quand son réalisme radical brut revêtirait (in)volontairement la forme symbolique inévitable. Inévitable car bien souvent on cherche davantage ce qu'il y a dans le texte, et en l'occurrence vu l'ampleur de l'événement et l'ascèse des moyens d'expression, encore plus comme d'habitude, même si lui, il veut justement qu'on ne le fasse pas. Moi aussi, je viens d'évoquer la scène d'une cérémonie de mariage annulée comme une métaphore de « la messe nationale » annulée qui habituellement se déroule – dit Gombrowicz – effectivement en sacrifiant « aux morts la vie et la sagesse des vivants, des contemporains »<sup>16</sup>. Ainsi, partout dans ce texte, on trouve des « fausses métaphores » partant de la première page où le souvenir fortuit de la « fête de tournesols » qui « sont en fleur, éclatent même en mûrissant » [M 7] peut bien résumer la cause, le déroulement et le résultat de l'insurrection (en français c'est peut-être encore mieux exprimé, ainsi que le jeu de mots absent en polonais entre le tournesol et « j'ai le souvenir d'être tourné vers la rue Fraîche » [M 7]).

<sup>16</sup> Witold Gombrowicz, *op. cit.*, p. 23.

L'obstacle épistémologique dérange aussi bien que cette facilité de détourner le texte et le jeu délibéré de Białoszewski avec le lecteur, le piège des métaphores omniprésentes dont il dit ensuite qu'elles n'en sont pas. Mais pourquoi ce jeu ? Et bien, pour nous montrer à quel point il est facile de les produire, maintenir et en croire. Et voici le but de *Mémoire* qui consiste à nous forcer à rejeter la métaphore qui est construite au détriment de la réalité, ainsi rejeter chaque interprétation déjà établie qui remplace la lecture la plus vierge possible (à la fois de l'événement et son représentation) et enfin rejeter la mémoire collective parce qu'elle est forcément métaphorique. Białoszewski est conscient que l'insurrection a été très vite remplacée par sa vision métaphorique ; donc il résiste pour que son texte ne soit pas interprété ainsi.

Pourtant en l'occurrence, il ne s'agit pas de la description singulière et sans précédent qui risque d'être métaphorisée, mais de la métaphore commune dominante qui est en même temps fortement ressentie comme la réalité elle-même. Appeler à haute voix des personnes par leur nom et leur adresse, pour savoir si elles sont là parmi des rescapés, devient d'emblée l'appel des morts, lecture cérémonielle des noms de ceux qui sont « tombés au champs de gloire » afin de les commémorer en les convoquant à un appel comme s'ils étaient toujours vivants (« Stańcie do apelu! », « Soulevez-vous pour l'appel ! » et donc ainsi pour le soulèvement sans fin).

Ils reviennent, mais pire encore – ce qui est l'essence même de ce modèle mémoriel largement répandu dans la culture polonaise depuis le XIX<sup>e</sup> siècle – en buvant notre sang lorsque nous avons constamment besoin de boire le leur (bien que déjà versé à jamais), ils nous transforment nous-aussi en zombies. Alors, ce qui est réellement inquiétant ici ce n'est pas du tout le fait que les survivants se trouvent entre la vie et la mort dans le hall qui semble en même temps un cimetière entourés par des silhouettes de la Croix-Rouge, qui semble des figures des croix tombales. Nous y sommes déjà habitués ! « Le plus étrange – dit-il – était que personne [...] ne répondit à aucun appel ». *Mémoire* de Białoszewski n'y répondra non plus, plus précisément il ne répondra pas à l'appel des

morts mais à celui de vivants qu'on range involontairement et contre leur volonté, parmi les morts.

Autrement dit, ce qu'il cherche à décrire ce ne sont pas des morts qui reviennent, mais des vivants qui sont morts et surtout ceux qui ont survécus. À cette « indifférence totale » envers les vivants, il répondra par « une indifférence totale » envers les zombies. À cette identification radicale entre les vivants et les morts, il répondra par la rupture radicale de la continuité supposée entre le passé et le présent qui est l'essence même de la mémoire<sup>17</sup>. Pour lui cette « interminable fête de Toussaint », bien qu'éprouvée aussi comme la réalité ne durera qu'une journée. La « première journée de non-insurrection » qui est « inachevée » puisque tant que le rite des *Dziady* est en cours, l'insurrection ne s'achève pas. Pourtant, il y aura le vrai lendemain et ce lendemain sera tout différent – « Plus rien d'une fête [de Toussaint] », en revanche, « de la soupe [...] de la vraie, bien chaude, odorante, à la tomates et aux pommes de terre [...] il y avait énormément de soupe. Toujours excellente » [M 274]. Et c'est pourquoi sur la première page de *Mémoire* il souligne cette rupture entre deux époques en disant ceci : « J'ai aujourd'hui quarante-cinq ans<sup>18</sup>, vingt-trois années ont passé ; je suis allongé sur un divan, entier, vivant, libre, en forme et de bonne humeur, nous sommes en octobre, c'est la nuit, 1967, Varsovie a de nouveau un million trois cent mille habitants » [M 7-8]. En un mot, pour lui – une chose étonnante – l'insurrection est véritablement finie depuis longtemps. Par conséquent, cette « arrivée dans un autre cimetière » (« après le départ des cimetières ») ce n'est que le « retour des choses »

<sup>17</sup> En plus l'insurrection de Varsovie est d'habitude placée dans la continuité de soulèvements nationaux qui date à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cependant, Białoszewski la rend à la fois unique au niveau historique et mémorielle et typique, banale dans une perspective matérielle de la vie quotidienne. La seule continuité possible développée dans *Mémoire* concerne Varsovie pendant l'occupation et donc la défense en septembre 1939 et surtout l'insurrection du ghetto en avril et mai 1943.

<sup>18</sup> Et donc non pas 44 ce qui pourrait évidemment faire référence à la venue du sauveur annoncé par Mickiewicz sous le nom de « quarante et quatre » et réaliserait en 1944 à Varsovie. Peut-être ce n'est pas par hasard que Białoszewski dans son jeu entre la métaphore et le concret parle de 22 mille soldats qui quittent Varsovie après la capitulation et de soi-même qui avait à l'époque 22 ans [M 265].

(« odwrócona kolej rzeczy ») car aucun « retour » n'est plus possible ni finalement souhaitable<sup>19</sup>.

Tandis que juste après cette insurrection qui ne finit jamais, la présence réelle des corps non-enterrés ou provisoirement enterrés, puis exhumés parfois à plusieurs reprises, restait très longtemps une expérience tangible, l'idée même de la cohabitation quotidienne avec les fantômes bien réels des insurgés était maintenue tout au long de la Pologne populaire et elle l'est jusqu'à nos jours. À part les riches activités du Musée de l'insurrection de Varsovie, on peut citer, entre autres, le roman de Krzysztof Varga *Nagrobek z lastryko* [*Pierre tombale en terrazzo*] ou le BD-roman *MPO : Miejska powieść odcinkowa* [*Roman urbain cyclique*, Ha!art & Nowy Teatr]; les projets photographiques tels que *War\*saw everything* de Piotr Margas et Maciej Kościelniak ou *Teraz '44* [*Maintenant 44*]; le film d'Ireneusz Dobrowolski *Sierpniowe niebo. 63 dni chwały* [*Ciel d'août. 63 jours de gloire*]. Dans toutes ces œuvres on assiste au retour des morts qui empêche de vivre « tranquillement » à Varsovie, qui reste à jamais la ville des cadavres. D'ailleurs, nous sommes tous mi-vivants mi-morts au moins pendant une minute chaque année le 1 août à 17h, lorsque les sirènes se déclenchent et le trafic s'arrête (pas seulement à Varsovie) en nous obligeant à participer au plus grand « mannequin challenge » jamais vu au monde, cette immense mobilisation pour l'immobilisation, mais aussi le moment freudien de « l'inquiétante étrangeté » (« das Unheimliche ») ou la rentrée à la *Classe morte* de Tadeusz Kantor.

De la même manière, tandis qu'à l'époque le dilemme d'Antigone et Ismène était bien réel compte tenu des nombreux obstacles de la part des autorités concernant l'enterrement et la commémoration des soldats de l'Armée de l'Intérieur, il reste particulièrement vif sur le plan moral et symbolique après Octobre 56, quand la parole s'est libérée néanmoins tout en restant dépendante du discours dominant, et il est encore

<sup>19</sup> On retrouve la dimension traumatique du même conflit entre l'exigence de témoigner et l'impossibilité de « retour » si caractéristique pour tous les rescapés, entre autres, dans le cas dramatique de Jan Karski dans le film *Shoah* de Claude Lanzmann (Voir également : Yannick Haenel, *Jan Karski*, Gallimard, Paris 2009). En revanche, Białoszewski surmonte le « syndrome de culpabilité du survivant » en prônant la « joie de survivre » [M 46, en version originale « frajda przeżycia »].

étonnamment actuel aujourd'hui quoique inversé quand « le boom mémoriel » en général et la véritable mode pour l'insurrection rend quasiment impossible toute tentative d'enterrer les morts, de les oublier ou même de les critiquer. Alors « enterrer ou ne pas enterrer, telle est la question polonaise » qui notamment en référence à l'insurrection reste à jamais sans réponse définitive.

Paradoxalement, le modèle mémoriel dominant renverse le dilemme initial. L'interdiction émise par Créon est encore en vigueur, mais cette fois-ci le choix d'Ismène de « céder à la force » signifierait la commémoration sans fin, et celui d'Antigone de braver l'interdiction impliquerait l'oubli. Białoszewski se situe entre les deux, comme Ismène il choisit les vivants contre les morts, mais pour que ce soit possible il doit tout d'abord, comme Antigone, avoir la volonté de les enterrer vraiment. L'identification qu'il observe autour de lui dès la « première journée de non-insurrection » se penche résolument du côté de la mélancolie ; en revanche la rupture qu'il propose n'est possible qu'après l'accomplissement du deuil. Dans le premier cas, il s'agit d'« une forme pathologique de la mémoire » – dirait Freud – où le « je » ne parvient pas à se détacher de l'objet disparu ni à donner du sens à cette perte afin de l'oublier, mais se plonge dans une contemplation sans fin. Dans le deuxième, le travail du deuil accompli se termine par l'acceptation d'une perte et l'ouverture de la voie vers l'oubli<sup>20</sup>.

Au début il s'agissait d'une véritable « guerre de mémoires », un affrontement qui opposaient la version officielle communiste et celle non-officielle produite essentiellement par les anciens combattants. Pourtant, la critique idéologique virulente, les répressions contre des survivants, mais aussi ou surtout contre les morts eux-mêmes, ainsi que la politique de l'oubli menée dans les années 1949-1954, se sont avérées tout à fait contreproductives en ayant comme le seul effet le renforcement de la contre-mémoire populaire à caractère politique, anti-systémique ainsi que messianique et vampirique. Alors, les communistes changent ensuite la stratégie en essayant, eux-aussi, d'appivoiser ce modèle

<sup>20</sup> Sigmund Freud, *Deuil et mélancolie*, dans idem, *Métopsychoanalyse*, trad. de l'allemand par Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, Gallimard, Paris 1968, pp. 157-158.



mémoriel irrésistible en lui imposant le contenu et l'interprétation marxiste, mais il est déjà trop tard.

C'est pourquoi « après 1954, l'insurrection de Varsovie restera à jamais dans la mémoire non seulement comme une tragédie ayant coûté des dizaines de milliers de victimes, mais surtout comme un événement absent, manipulé, voué à l'oubli, dont la mémoire doit être constamment maintenue et défendue » – écrit Marcin Napiórkowski dans son essai *L'insurrection des morts*<sup>21</sup>. Au moment de la publication de *Mémoire*, deux récits sont déjà bien établis et bien que complètement incompatibles quant aux raisons du déclenchement de l'insurrection, son déroulement, sa dimension sociale et historique, tous deux participent au rite des *Dziady* en utilisant les morts pour défendre leurs propres visions historiosophiques et leurs propres interprétations d'actualités politiques (même si ou plutôt d'autant que le spectacle *Dziady* de Kazimierz Dejmek au Théâtre National serait suspendu, ce qui va déclencher les événements de Mars 68).

Or, ce qui est devenu l'inoubliable ce n'est pas l'événement en tant que tel, mais paradoxalement la mémoire qui se souvient davantage de soi-même (elle est « dépendante de sa propre histoire » comme le dit Jeffrey Olick<sup>22</sup>) que de l'événement dont elle est censée se commémorer. Par conséquent, ce qui a été oublié dans l'abondance de récits et d'actes mémoriels doublement politisés, c'est l'événement lui-même, sa réalité historique, son présent dans le passé, non pas son passé dans le présent. Voilà pourquoi en remémorant l'oublié, Białoszewski oublie l'inoubliable. Son *Mémoire* n'est pas un texte polémique direct en soi, mais le contexte de ce duel mémoriel le rend inévitablement comme tel en l'exposant en plus à la critique des deux côtés. Pourtant, en rejetant aussi bien l'histoire des vainqueurs que celle de vaincus, la mémoire officielle et la contre-mémoire ou pire encore, en partie les mélanger ou les rapprocher

<sup>21</sup> Marcin Napiórkowski, *Powstanie umarłych. Historia pamięci 1944-2014*, Wydawnictwo Krytyki Politycznej, Warszawa 2016, p. 10.

<sup>22</sup> Jeffrey Olick, *Genre memories and memory genres: A dialogical analysis of May 8, 1945 commemorations in the Federal Republic of Germany*, "American Sociological Review" 1999, Vo. 64, No. 3, p. 381-402. Voir Marcin Napiórkowski, *op. cit.*, p. 7.

en supprimant la différence entre les deux, il ne fait qu'effacer l'histoire de la mémoire afin de retrouver sa mémoire de l'événement oublié.

Au lieu de la mémoire masculinisée et militarisée (et ce finalement dans les deux cas), fondée sur le combat héroïque (aussi bien des soldats de l'Armée Populaire que ceux de l'Armée de l'Intérieur), l'expérience de l'oppression des civils, de l'injustice et enfin de la revendication, il propose sa vision de « l'insurrection sans résistance ». Non seulement quasiment sans les insurgés (ou avec ceux qu'il décrit comme « des sortes de moitié-combattants. Des états intermédiaires » [M 196], comme son père), mais l'insurrection assumée sans résistance comme une chose qui devient très vite normale, naturelle, banale et donc indigne à être rappelée ensuite dans le cadre de la mémoire collective, qui favorise ce qui est spectaculaire et exceptionnel. Lorsque le but n'est plus de mourir pour sa patrie, mais tout simplement de se débrouiller pour survivre, l'héroïsme qu'il apparaît sur le plan pratique n'a rien à voir avec le paradigme romantique, ne se performe pas au nom de telle ou telle cause ou idéologie. Et lorsque le texte est dépourvu de cadre formel habituel (une narration cohérente, dramatique et d'aventure de préférence), ainsi que de celui sémantique (le sens clair imposé ou au moins suggéré), il n'est pas susceptible à devenir l'objet de la mémoire collective<sup>23</sup>. Mais ce n'est pas tout.

---

<sup>23</sup> On a constaté à quel point c'est nécessaire en regardant en 2014 « le premier drame de guerre non-fiction au monde, entièrement composé de films d'actualités authentiques réalisés en août 1944 à Varsovie ». Parce que pour attirer le grand public ces chroniques authentiques muettes et en noir et blanc ont dû être soigneusement retravaillées tant en colorisation qu'en sonorisation, mais aussi en narration. En effet le réalisateur Jan Komasa a donné l'esquisse d'un scénario et a inventé des dialogues qui ont abouti jusqu'au montage du film. En passant, nous avons eu l'occasion de se rendre compte que ces chroniques elles-aussi étaient initialement en partie déjà mises en scène (y compris des séquences de combat) pour répondre aux exigences du Bureau d'Information et de Propagande de l'Armée de l'Intérieur. Alors il ne devrait pas être surprenant qu'aujourd'hui le document brut (et *Mémoire* de Białoszewski dans ce contexte est perçu malheureusement presque comme tel) n'a guère de valeur pour la mémoire collective tout comme pendant l'insurrection elle-même quand la représentation cinématographique la plus proche de la réalité quotidienne vécue dans l'immédiat sans intervention idéologique et technique importantes n'avait guère de valeur non seulement pour le commandement du Bureau d'Information, mais aussi pour les participants et les témoins (en tant que public au cinéma « Palladium ») auxquels ces chroniques étaient destinées.

Bien qu'en réalité la mémoire collective n'existe que dans la mesure où elle est capable d'oublier, car il lui est impossible de remémorer tout et chaque choix est forcément bien limité, elle ne se souvient jamais de son propre oubli qu'elle a créé. Pour Białoszewski, tout au contraire, seulement cet oubli peut commencer le travail de la mémoire. Tandis que le modèle dominant du mémoire (et également de la mémoire) crée l'illusion de transparence du retour vers le passé afin de mieux dramatiser l'événement raconté, Białoszewski dramatise le processus même de se souvenir. Son *Mémoire* est avant tout une relation de ce processus : « Je me souviens » apparaît quelque 100 fois et « je ne me souviens pas » deux fois moins souvent ; en revanche, « je ne sais pas » (70) apparaît deux fois plus souvent que « je sais » ; mais les plus courantes sont des expressions telles que « peut-être », « je suppose », « il me semble », etc. (environ 250) et le plus rare est « j'ai oublié » (seulement 4). En plus, on voit souvent des constructions contradictoires qui mélangent ceux-ci.

Une chose est sûre. On est loin de la mémoire involontaire ou du temps retrouvé, en revanche on assiste directement à la reconstruction extrêmement précise du temps perdu à jamais et à la vérification constante de chaque petit détail qui appartient à l'époque déjà fermé. C'est un véritable défi mémoriel, un tableau à remplir par le biais du raisonnement rigoureux, de la recherche des relations de cause à effet afin de justifier chaque information donnée. Ainsi, la mémoire subjective est constamment mise à l'épreuve, mise en examen, parfois confrontée avec d'autres, celle de son père par exemple, car le but est clair : « Je serai sincère à la mémoire de ce que je fus, de petits faits trop exacts peut-être, mais en revanche rien que vrai » [M 7]. Tous ces petits faits sont vraiment trop exacts pour qu'ils puissent être aisément rappelés par l'auteur ou pour que des lecteurs puissent ensuite s'en souvenir. En plus, le caractère oral du récit, « ce parler » comme le seul moyen possible pour raconter l'insurrection [M 51], la situe presque exclusivement au moment même de l'énonciation et donc du travail de se souvenir, ni avant ni après. Sans doute c'est un texte pour la lecture à voix haute, mais non pas pour apprendre par cœur. Si la voix est plus proche de la

vérité que l'écriture, celle-ci évidemment représente mieux la mémoire que celle-là.

### **Enfin la fin**

« Il est facile de ne pas se souvenir » (« łatwo jest nie pamiętać »<sup>24</sup>) surtout lorsqu'on veut raconter « rien que vrai » après 23 années. Mais il est vraiment difficile d'oublier surtout lorsqu'on veut témoigner son propre souvenir dans le contexte de la « guerre de mémoires » en le dépassant. Pourtant, Białoszewski justement par le biais de l'oubli (aux sens divers ici esquissés), nous introduit à la logique de « devenir » sans l'avenir en nous mettant au degré zéro d'événements qui ne sont pas encore les faits historiques et encore moins les objets mémoriels. Ainsi, son *Mémoire* en remémorant l'oublié et oubliant l'inoubliable, se situe (au moment de la publication et d'autant plus 50 ans après), hors du cadre de la mémoire collective qui ne sait toujours pas en faire usage. La fin reste enfin sans suite. Pour ce qui concerne l'insurrection elle-même dans *Mémoire*. Mais aussi malheureusement pour ce qui concerne Mémoire dans la mémoire collective. Même si nous préférierions que l'oubli offert par Białoszewski ouvre réellement la voie pour une politique mémorielle radicalement autre.

---

<sup>24</sup> trad. fran. « Facile d'oublier » [M 193]